

NICOLAS TEXIER

PÔLE SUD

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'ACTEUR.

PÔLE SUD

NICOLAS TEXIER

PÔLE SUD

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2008.*

Extrait de la publication

Il y a maintenant plusieurs années, j'ai eu l'occasion de faire la connaissance de Fouad Jallâladîn Moumsen quelques jours après qu'il eut, dans un endroit perdu de la banlieue de Londres, croisé son oncle revenu d'entre les morts ; et je suppose que cette coïncidence, ajoutée au fait que nous avons ensuite passé deux mois presque en tête à tête sur un navire en Antarctique, est à l'origine de notre amitié et de ce qu'au cours des cinq années qui suivirent il m'ait considéré comme l'une des rares personnes capables de prendre au sérieux *l'apparition* par laquelle s'était inaugurée cette période « morbide, cruciale et délabrée » de son existence.

Dans son esprit, les termes « revenu d'entre les morts » étaient à peine une métaphore et, lorsque je le rencontrai pour la première fois dans un aéroport de Nouvelle-Zélande, il était plongé dans une confusion extrême, due non seulement à ce qu'il avait vu à Londres (son oncle Abbas sortant des brumes à sa rencontre) mais surtout au fait que cette apparition correspondait au moment où il eut enfin la preuve que la femme qu'il aimait avait définitivement choisi de

rompre — cette coïncidence donnant d'ailleurs toute sa gravité à un phénomène qui, sans cela, n'aurait attiré chez lui que l'amusement surpris que procurent les anecdotes étranges. J'avais cependant été ravi de l'accueillir, car il était considéré comme un grand professionnel à l'époque, presque une célébrité à vrai dire, même si c'était dans un domaine (la biologie des pinnipèdes) dont presque personne ne soupçonne l'existence. Peut-être aussi que cette confusion, en révélant chez lui une nature à la fois égoïste et sincère qui devait l'amener, une fois sur le bateau, à passer de longs moments à me parler de ce qu'il avait vu à Londres (et plus largement de ce qu'il avait pu vivre avec Elizabeth et que, avec sa maîtrise incomplète du français, il semblait placer en un temps lointain, révolu, contemporain de ses souvenirs d'enfance et des quelques images qu'il avait gardées de son oncle), contribua à me le rendre sympathique... Au moment de faire sa connaissance, en tout cas, j'étais persuadé qu'avec le temps il deviendrait l'une de ces figures graves et chenues que les reportages des chaînes câblées font apparaître avec le titre d'« éminent spécialiste », et serait un jour amené à conduire des programmes destinés à lutter contre le réchauffement climatique. Mais au dam de la science et au plus grand profit de l'effet de serre, il devait renoncer à sa carrière après avoir entrepris un périple aux enfers.

Nous nous sommes rencontrés pour la première fois en décembre 2003, sur l'aéroport de Hobart où son avion venait d'atterrir. Bien avant de savoir que nous serions amenés à passer huit semaines à bord d'un petit

bâtiment océanographique, j'avais eu l'occasion de lire les articles qu'il avait fait paraître dans *Polar Biology*, *Applied Acoustics* ou dans *Wildlife Research*. Ces travaux étaient remarquables. Ils avaient révolutionné ce que l'on savait sur un genre particulier de phoques qui vit au pôle Sud et, pourtant rédigés dans le style neutre des revues scientifiques, laissaient une certaine poésie se dégager de leurs descriptions de la banquise. Ces parutions avaient en outre donné lieu à une brève polémique dans le cercle restreint des biologistes et, sans que l'on puisse véritablement parler d'une « affaire Moumsen », il y avait eu à l'époque quelques voix pour comparer le coût, la souffrance et les risques demandés par l'observation d'un animal confiné à l'endroit le plus inhospitalier de la planète, à l'intérêt des recherches sur une espèce dont on connaissait d'ores et déjà l'essentiel. Cela se passait en 1999. Un an plus tard, le reportage de son expédition paraissait dans le *National Geographic*. La jalousie ne connut dès lors plus de bornes et, les scientifiques se méfiant souvent des exploits manifestes, on ne devait plus citer le nom de Fouad Jallâlladdîn Moumsen que pour dénoncer le caractère douteux des seize mois qu'il avait passés en Antarctique.

Pendant quatre cent trente-sept jours, il avait vécu dans une cabane posée sur la banquise. C'est là que vit le phoque de Weddell. De tous les phocidés, c'est le plus sédentaire et, d'avril à novembre, tout au long de l'hiver austral, il entretient à coups de dents le trou qui lui permet de respirer entre deux plongées profondes au cours desquelles il se nourrit de poissons, de krill et

d'invertébrés benthiques. Dans cette zone, la température baisse rarement en deçà de $-10\text{ }^{\circ}\text{C}$ mais, en hiver, la nuit perpétuelle et le blizzard recèlent d'autres périls que ceux que le froid fait courir. Les Inuits nomment « piblokto » le mal mystérieux qui s'empare de certains au début de la nuit polaire. Les chiens bavent, deviennent dangereux, leurs yeux s'injectent de sang ; les hommes se mettent à hurler, déchirent leurs vêtements, se montrent volontiers agressifs, comme si la rage était le seul moyen de lutte contre le désespoir qui fut inscrit dans les gènes des mammifères. J'ignore encore comment Moumsen a survécu à un isolement aussi terrible. C'est un garçon modeste, qui ne s'est jamais vanté d'avoir traversé des épreuves qui auraient pourtant eu raison de la plupart de ses semblables. Tous les deux ou trois mois, les Australiens de la base Casey passaient le ravitailler mais, hormis ces visites, il avait vécu dans une solitude absolue, seul à des centaines de kilomètres à la ronde, écrasé par l'obscurité éternelle, avec pour unique univers sonore le sifflement râpeux du vent sur la glace, les grondements sourds du vèlage tumultueux des icebergs dans les vagues et, de temps à autre, le mugissement d'un Weddell solitaire. Souvent, entre chien et loup, il croyait apercevoir une silhouette venir à lui sur la banquise, s'imaginait, lorsque le temps était couvert, surprendre dans la brise le ronflement d'un avion survolant la zone et, au plus fort de la nuit polaire, entendit plusieurs fois une bête fureter le long de sa cabane — or aucun animal, hormis le phoque de Weddell et le manchot empereur, ne peut vivre à cette latitude pendant l'hiver — tandis que, réfugié dans son sac de couchage, il guettait le souffle et les frottements

contre les parois tout en regardant l'humidité dégagée par son haleine tendre les angles du plafond d'un givre aux mailles cristallines.

Sous l'action du froid, il arrive que les plastiques se brisent et, de temps à autre, les tempêtes catabatiques vomies par le pôle le forçaient à se réfugier, misérable clochard des neiges, entre les cloisons tremblantes de son abri, où il devait passer plusieurs heures à raccommoder ses coutures avec de la colle forte. Certaines photographies du *National Geographic* montrent un yeti en loques, au visage barré d'un masque de stalactites, mais Moumsen avait réussi à survivre, et avait même été le premier à proposer une éthologie précise du Weddell en hiver, à établir que chaque tribu de cette espèce possède son propre répertoire ; le premier à démontrer qu'il est possible de connaître le sexe de l'animal aux chants qu'il élabore ; le premier à déterminer la portée et les principaux schémas des trilles, gazouillis, cliquetis qu'il fait entendre sous la surface et qui — Fouad en était presque sûr — constituent un système rudimentaire de sonar.

En été, la banquise disparaît et les prédateurs reviennent. Les orques constituent alors la principale menace pour des animaux comme les pinnipèdes mais, pour Moumsen, le danger venait surtout des léopards de mer. L'*Hydrurga leptonyx* possède la tête d'un saurien, un pelage proche de celui du Weddell (c'est-à-dire qu'il ressemble vaguement à celui d'un épagneul) et, la plupart du temps, capture des jeunes phoques en les faisant basculer du pan de glace où ils pensent avoir trouvé refuge. Mais il lui arrive également de fondre sur

ses proies en se laissant glisser jusqu'à elles et, après l'avoir vu une fois prendre ainsi son sac à dos pour cible, Moumsen avait fait un rêve où, incorporé à une section de la Garde républicaine irakienne, il se taillait un chemin à coups de fusil dans un vaste troupeau d'*Hydrurga leptonyx*. Les détonations claquaient en cadence et, chantant tout d'abord à la manière des baleines grises, puis en rythme afin de se donner du courage, les soldats finissaient par clamer la chanson que, tous les jeudis, Moumsen récitait avec ses camarades dans la cour de son école au début du conflit contre la Perse. *La Guerre éclair* retentissait alors sur l'étendue de sang, de glace, de pelage et de graisse où les fantassins, simplement vêtus de leurs treillis usés jusqu'à la corde, finissaient par succomber au froid avant d'être déchiquetés par les fauves.

Leptonychotes weddelli tire son nom du capitaine James Weddell qui le découvrit au cours d'une campagne de chasse aux phoques menée par les Britanniques entre 1823 et 1826. Après avoir servi dans la Royal Navy à l'époque des guerres napoléoniennes, le bouillant aventurier avait quitté le Service pour le commandement d'un phoquier, attiré par les bénéfices pratiqués dans le commerce des fourrures. Afin de distancer l'armada de navires qui avait précédé son escadre au large de l'Antarctique, il ordonna que la *Jane* et le *Beaufroy* mettent le cap encore davantage vers le sud. La glace chargea les mâtures, les tempêtes menacèrent plusieurs fois de précipiter les bâtiments dans les eaux glacées du pôle, avant qu'un répit puis la fonte providentielle de la banquise ne leur permettent d'atteindre la latitude 74° 15',

un record qui devait rester inégalé jusqu'en 1912. Trois ans plus tard, James Weddell ramenait à Londres des skins, peaux et squelettes de phoques d'une espèce jusqu'ici inconnue, découverte sur les îles Orcades du Sud. Leur fourrure était de piètre valeur mais, magnanime, le navigateur (qui devait également donner son nom à la mer baignant la péninsule antarctique) s'était chargé des dépouilles dans l'intérêt de la science.

Depuis, le phoque de James Weddell a été bien étudié, par les Australiens, les Néo-Zélandais et les Américains, entre autres, et, avec l'origine incongrue de Fouad Jallâdîn (nombreux sont les biologistes arabes, mais il reste encore à ce jour le seul Irakien à avoir jamais posé le pied sur le continent antarctique), c'était la seconde énigme concernant Moumsen. Les contacts étaient certes nombreux entre la *Seals Society* (une fondation américaine exclusivement vouée à l'étude des pinnipèdes) et le département de biologie marine de l'université de Fairbanks où Fouad avait fait ses études, mais personne ne sut jamais comment il parvint à convaincre le conseil d'administration de financer une étude sur un animal relativement commun, et qui devait en outre vouer son auteur à une solitude glacée, parfaite et implicite. De nos jours, les impératifs en matière de sécurité rendent impensables de telles missions en solitaire, sans compter que cela constitue toujours un pari risqué pour un chercheur. Si les observations de Moumsen n'avaient fait que confirmer ce que l'on savait déjà peu ou prou sur cette espèce, tous ces mois passés dans une cabane sur la banquise se seraient soldés, sans jeu de mots, par une année blanche. Mais il avait joui d'une bonne intuition, de la chance, joué du

courage et de la persévérance, et vivait depuis sur les dividendes de cette terrible épreuve. À son retour, avec deux colloques, la soutenance de sa thèse, une suite d'articles dans les meilleures revues scientifiques, puis grâce à son reportage publié par le *National Geographic* sur cet hivernage exceptionnel, il était devenu en quelques mois une autorité mondiale sur le comportement et les chants du phoque de Weddell.

Et c'est à ce titre qu'un jour de décembre 2003, Fouad Jallâladdîn vint me rejoindre à Hobart. Cela faisait neuf mois que les troupes anglo-américaines étaient entrées en Irak, et un an que je préparais cette mission en mer de Ross. Les problèmes du Moyen-Orient paraissaient très lointains sous cette longitude, et je n'avais finalement pris conscience de la réalité des images que j'avais pu apercevoir du Conseil de sécurité ou des blindés progressant dans Bagdad qu'en voyant Moumsen lire de longs articles sur le sujet dans la presse australienne. Il avait quitté l'Irak vingt ans auparavant, disposait de la nationalité américaine, n'était finalement irakien que par son père (sa mère étant pour sa part née en Égypte), mais je devais le voir, au cours des deux jours que nous passâmes à Hobart, tenter de lire tout ce qui paraissait sur le conflit — un intérêt qu'il n'aurait pas eu si, quelques jours plus tôt, il n'avait pas cru apercevoir son oncle. Une fois en mer, cependant, son intérêt pour la mission prit largement le pas sur celui qu'il avait montré lors de nos premières discussions sur cette guerre, et nos conversations ne tournèrent plus guère qu'autour des pinnipèdes et de notre expédition sur les côtes de l'Antarctique. Celle-ci consistait à équiper des

individus appartenant aux différentes espèces de phoques qui peuplent le pôle Sud de petites balises mesurant leur position, ainsi que la pression, la température et la salinité de l'eau de mer. Le but de cette étude était de déterminer leurs zones de pêche et d'en étudier les conditions océanographiques, afin d'être en mesure de prévoir le comportement des différentes espèces en cas de changement climatique majeur. Tous les trois à cinq ans, l'Antarctique a en effet des hivers chauds, au cours desquels la banquise connaît une étendue minimale. Dans les années soixante-dix, une succession de saisons de ce type ont coûté la vie à la moitié des manchots empereurs de la terre Adélie, et ces événements extrêmes présentent l'intérêt de mimer les conséquences d'un réchauffement global, non seulement par la manière dont ils agissent sur les écosystèmes, mais également en fournissant des données fiables aux simulations bâties par les climatologues. Un animal comme l'éléphant de mer passe le plus clair de son temps en plongée, à des profondeurs oscillant entre huit cents et mille mètres et, une fois équipé de ces engins, chacun d'entre eux deviendrait une petite station ambulante, capable de fournir des informations sur les couches les plus froides de l'océan polaire — c'est-à-dire les eaux qui sont censées être les plus stables et dont le comportement est un élément clé du climat terrestre. Or tout indiquait que 2004 serait l'une de ces années terribles, et c'était la raison pour laquelle j'avais accueilli Moumsen à l'aéroport de Hobart quelques jours avant qu'on ne fête la fin du mois de décembre.

L'institution pour laquelle je travaillais à l'époque avait obtenu de s'occuper des phocidés parmi les pinnipèdes (cela signifie que, dans le vaste groupe des mammifères aux pieds palmés, ni les otaries ni les morses ne seraient notre affaire) et j'étais seul, avec un jeune collègue, à devoir travailler spécifiquement sur un échantillon représentatif des espèces qui vivent entre la Nouvelle-Zélande et le soixantième parallèle. Cela représentait beaucoup de travail pour deux personnes et, malgré la réputation controversée que Moumsen possédait dans notre petit monde, j'avais été ravi de l'entendre me proposer ses compétences. D'autant qu'il venait en bénévole : depuis l'an 2000, année après année et sans doute parce qu'il représentait la plus belle réussite d'une bande d'industriels farfelus qui avaient les phoques pour seule passion et seul but, la *Seals Society* lui octroyait une bourse qui lui permettait de vivre et de subvenir aux frais de tous les déplacements que nécessitait son statut d'expert mondial. Avant de l'apercevoir sur le tarmac de l'aéroport, je l'avais eu plusieurs fois au téléphone et, même si nos conversations avaient surtout concerné les aspects techniques de la mission, il m'avait laissé l'impression d'un homme agréable, peut-être un peu anxieux, mais en tout cas très loin de l'espèce de charlatan prétentieux que décrivaient les plus mauvaises langues. Au départ, je l'avais appelé uniquement pour lui poser quelques questions sur les méthodes qu'il avait employées sur place. La littérature à ce sujet est plutôt concise et j'avais besoin de connaître précisément les stratégies qu'il avait utilisées pour recueillir les échantillons qu'il citait dans ses articles. Mais, comme beaucoup de pas-

sionnés, il s'était montré intarissable sur son sujet de recherches et j'avais dû l'écouter me raconter, à dix mille kilomètres de distance, chacun des moments merveilleux qu'il avait passés en compagnie de *Weddell Seal* — il préférait l'appeler ainsi, peut-être par snobisme ou parce qu'il travaillait en anglais depuis qu'il avait fait ses études à Fairbanks.

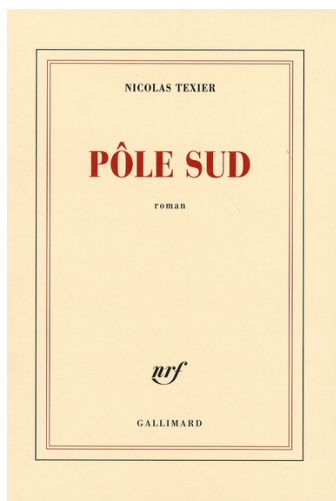
Et ainsi, de fil en aiguille, il en était venu à me proposer son aide pour la session d'enquêtes que j'avais prévu de faire à bord du *Wallis*, un ancien aviso transformé en minuscule bâtiment océanographique grâce aux fonds du programme. Je disposais déjà d'un assistant bénévole, mais la pose des balises nécessite toujours de procéder à des captures. À deux, la chose aurait été presque impossible et aurait limité notre étude aux bêtes les plus modestes. À trois, on pouvait commencer à réfléchir sur un échantillonnage prévoyant une part de femelles et une part de juvéniles, voire, pour les espèces les plus petites (comme pour celles où les individus des deux sexes sont de taille à peu près similaire), un tiers de mâles reproducteurs. Or cette idée intéressait terriblement Moumsen : au cours de son hivernage, il avait dû limiter ses investigations aux échantillons de poils, lait, urine et fèces abandonnés par le *Weddell* sur la glace. Une fois, de manière exceptionnelle, il était parvenu à récupérer un placenta dont il avait plus tard tiré le génotype de la mère. En une autre occasion, il était tombé sur le cadavre d'un vieux mâle atteint d'un cancer de l'œsophage sans doute provoqué par des parasites. Lorsque Moumsen avait procédé à la nécropsie dans sa cabane, celle-ci avait été quasiment envahie par la colonie de vers logés auparavant dans la tumeur.

Après avoir traîné le corps à l'abri, procédé à l'incision du sternum et pourchassé les bestioles dispersées aux quatre coins de son espèce de yourte, il avait pu faire quelques prélèvements des principaux organes internes, rien de commun cependant avec les données que l'on obtient d'un spécimen vivant et, pour les deux parties, la présence de Moumsen à bord du *Wallis* était donc une aubaine. Dès lors et quelles qu'aient été les réserves émises à son encontre, je n'avais eu aucune raison de refuser son aide. Bien sûr, il faudrait quitter le navire pour aller chercher le Weddell sur la terre ferme, mais l'essentiel de la campagne consisterait à croiser, quinze semaines durant, entre la mer de Ross et les îles Auckland...

La Tasmanie offrait ce matin-là les grands ciels mauves et lumineux caractéristiques de cette région du monde et, bien avant que l'avion n'atterrisse, la carlingue avait envoyé des reflets qui étaient lentement passés de l'azur au fuchsia au fur et à mesure qu'il s'approchait de la terre baignée par les lueurs de l'aube. J'étais arrivé en avance, parce que j'étais impatient de découvrir quelle sorte d'homme serait celui avec lequel j'allais vivre et naviguer sur un navire à peine plus grand qu'un duplex. Le fait qu'il fût d'origine irakienne avait à mes yeux quelque chose d'exotique, mais je m'interrogeais surtout sur le caractère qu'il lui avait fallu pour envisager avec bonheur de se retirer si longtemps du monde, et dans des conditions aussi effroyables. Debout dans le hall presque désert, je

regardai l'appareil se poser dans un silence irréel, puis rouler un peu en bout de piste, avant de s'immobiliser pour attendre qu'on approche la passerelle. Quand celle-ci fut arrimée, je vis la porte s'ouvrir et un petit groupe d'hommes et de femmes descendre lentement avant de traverser le tarmac. Deux fois par semaine, le vol de Melbourne dépose une cinquantaine de personnes à Hobart : des retraités, des hommes d'affaires, deux ou trois fonctionnaires de l'État fédéral, mêlés à une poignée de curieux perdus aux antipodes. Tandis que le groupe s'étirait en une file inégale, je tentai de repérer Moumsen parmi ceux que leur accoutrement distinguait des autochtones. J'avais pour m'aider la petite vignette qui accompagnait la présentation de son cursus, dans le *National Geographic*. Sur les autres photographies du reportage, il portait une capuche et des lunettes qui le rendaient méconnaissable. Or son portrait devait dater de l'époque où il terminait son master de biologie marine en Alaska et où il avait fait paraître quelques travaux sur les populations d'otaries à fourrure qui croisent entre Los Angeles et les îles Aléoutiennes. On lui voit une tête ronde, presque juvénile, vieillie cependant par l'ombre d'une moustache et l'éclaircie d'une calvitie indécise qui lui donnent un air triste. Le récit de son voyage faisait cependant que je m'attendais à découvrir une espèce de star, à mi-chemin entre l'aventurier et le scientifique, aux traits austères de baroudeur sculptés par les vents catabatiques, mais je découvris un touriste : il était en jogging et baskets, portait une grande casquette rouge des *Seahawks* de Seattle, une parka ouverte, toute neuve et trop grande qui lui descendait aux genoux et enveloppait sa carrure

La photocomposition de cet ouvrage
a été réalisée par
GRAPHIC HAINAUT
59163 Condé-sur-l'Escaut



Pôle sud

Nicolas Texier

Cette édition électronique du livre *PÔLE SUD* de *NICOLAS TEXIER* a été réalisée le 03/10/2008 par les Editions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer le 02/06/2008 (ISBN : 9782070122219)
Code Sodis : N02268 - ISBN : 9782072022685